

demandions comment on pouvait vivre dans des régions de marécage et de jungle. A notre arrivée à Enugu, capitale de cette province, nous avons constaté que la ville fourmillait d'activité malgré ses abords primitifs. La ville compte une forte population blanche, la plupart des Britanniques qui y ont établi des industries. Les édifices législatifs, les écoles et les hôpitaux d'Enugu sont modernes, nombre d'entre eux ayant été construits sous l'empire du Plan de Colombo. Nous sommes descendus à une auberge comme il s'en trouve dans toutes les provinces. Certains de mes compagnons n'étaient pas entièrement satisfaits mais, pour ma part, j'ai trouvé que c'était très bien. Il ne faut pas s'attendre à tous les confort dans un pays primitif et, pour ma part, j'étais content.

Le petit motel n'étant pas climatisé, nous avons dû dormir dans les lits munis de moustiquaires et j'avoue qu'il faisait très chaud. La plupart de ces bâtiments ont des fenêtres, mais sans vitre. Pendant la nuit, nous avons été importunés par toutes sortes d'insectes qui volaient autour de nous continuellement, curieux de voir les Blancs que nous étions, probablement.

Un jour ou deux plus tard, nous avons fait notre plus longue excursion en autocar, deux cents milles à peu près. Le long de la route, nous avons eu, pour la première fois, un aperçu de la vie primitive. Nous n'étions pas trop heureux, car nous roulions à 75 ou 80 milles à l'heure le long de routes très étroites et de ce qu'on pourrait appeler des rues à sens unique. Les routes étaient pleines de méandres, et on y avait répandu du pétrole. Nous sommes montés et descendus bien des collines. Des milliers de piétons occupaient chaque côté de la route, des femmes et des enfants surtout, qui allaient au marché, certains portant de lourdes charges de bois, de fruits, de bananes et d'autres produits. Bien des femmes avaient leurs bébés sur le dos. Certaines gens étaient bien mis, d'autres moins et d'autres presque nus. On est surpris tout d'abord de voir que les gens sont si peu habillés puis on s'y habitue. Nous éprouvions même beaucoup de sympathie à l'égard de ces gens qui n'avaient rien à se mettre sur le dos parce qu'ils étaient trop pauvres.

La route longe beaucoup de villages composés de huttes. La brousse a une végétation très dense. La construction des routes a éloigné les bêtes sauvages. Le Royaume-Uni a fait construire des routes d'une capitale à l'autre, séparées entre elles par une distance d'environ 250 milles. Nous avons parcouru le trajet par avion. Nous sommes restés de quatre à cinq jours dans ces capitales,

d'où nous avons rayonné dans une circonférence de 60 à 70 milles par jour. Presque chaque soir, un banquet était organisé. Ces dîners avaient un caractère très officiel et étaient donnés par d'éminentes personnalités, le premier ministre, le lieutenant-gouverneur, ou par la Chambre de commerce, les universités, quelquefois des entreprises industrielles ou les ministres. Nous avons assisté à 22 banquets, je crois. C'étaient des banquets comme il s'en donne un peu partout—des gens se rencontrent, causent un peu, un verre de pepsicola, de champagne ou quoi encore à la main. Il y a toujours un orateur invité.

Maintenant, je suis sûr que vous avez hâte de savoir ce que nous avons fait. Je me suis méfié hier quand quelqu'un a mentionné une petite voiture. Nous n'en avons pas. Pour dire franchement, il n'y avait aucun endroit où nous pouvions aller, et nous nous sommes mis au lit. Dans la nuit on pouvait entendre les oiseaux et les autres animaux sauvages dans la brousse. Certains se sont plaints du bruit.

Puis un groupe est allé à Ibadan, ville d'à peu près un million d'habitants. C'est une ville primitive, mais on peut y voir quelques édifices. Nous y avons rencontré des instituteurs canadiens avec qui nous avons dîné, et nous avons échangé des impressions sur tout ce que nous avons vu.

A Enugu, grande ville du nord du Nigéria, nous avons visité une usine de tabac et une filature de coton. Un dîner nous a été offert mais, à défaut de table, nous avons dû nous asseoir par terre. Ce fut toute une expérience. Le service était excellent et la nourriture fort bonne. Les hauts fonctionnaires portaient le costume national et nous avions revêtu nos smokings. Je regrette de ne pas avoir pu prendre une photo du groupe assis par terre. Je parie que certaines de nos femmes s'amuseraient fort de nous voir dans une telle posture.

Puis nous sommes allés à Sokoto, où nous attendait notre meilleure réception; c'est une ville bimillénaire qui est passée sous la domination de diverses tribus, à plusieurs reprises, par suite de guerres et de massacres. C'est là que demeure le sultan de Sokoto. Le sénateur Smith a un livre à son sujet; j'espère bien le voir un de ces jours. Le sultan est le chef spirituel et politique de tout le Nigéria. Presque rien n'échappe à sa gouverne. Je ne crois pas révéler de secrets d'État si je dis qu'il a des douzaines de femmes et des centaines d'enfants. On nous a indiqué le chiffre exact, mais je n'aimerais pas le répéter de crainte de faire erreur. Le sultan ou Son Excellence, pour employer ce titre approprié, a 64 ou 65 ans. C'est un homme agréable et jovial, qui ne sait pas un mot